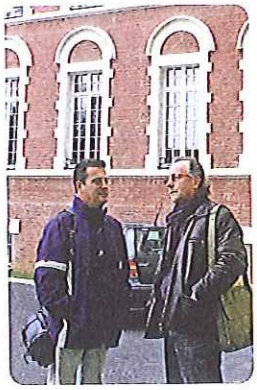
A Arras, une résidence du parc social s'est fait l'emblème de la mixité sociale et générationnelle. Personnes âgées, familles à revenus modestes, cadres et jeunes trisomiques y cohabitent déjà. Mieux, cet îlot est amené à devenir une terre d'innovation sociale, en utilisant les nouvelles technologies pour mieux connecter les générations, doper la solidarité et lutter contre l'isolement.

Ilot Bon Secours

L'utopie en résidence



Ci-dessus, Robin apprivoise sa tablette numérique. Emmanuel Laloux et Eric Sevette, pères d'Eléonore et Robin devant les bâtiments historiques réhabilités.

Ci-contre, Eléonore, look rock, intérieur nickel !

Eléonore est née sur ce site, à la Clinique du Bon Secours, avec un « *chromosome en plus* », comme elle dit. Une véritable institution à Arras, dans le quartier de la préfecture, que cette clinique fondée en 1899 par les sœurs de la congrégation du Bon Secours. Ensuite, après s'être battue pour rester en vie, après avoir vécu à 1 an une opération à cœur ouvert, avoir survécu à un staphylocoque doré, après avoir appris à lire, avoir maintenu le cap d'une scolarisation en milieu dit ordinaire jusqu'au lycée professionnel..., elle est revenue ici, dans la clinique, lors de son premier stage professionnel. Et 26 ans plus tard, là voilà qui vient d'emménager dans la clinique où elle a vu le jour, qui a été réhabilitée et transformée en résidence sociale par Pas-de-Calais Habitat. Eléonore a pour voisins 11 autres jeunes qui, comme elle, sont nés trisomiques, et dont les parents adhèrent à Down up, association locale partenaire de cette résidence intergénérationnelle de 70 logements.

Le pari de l'autonomie

« *Il faut bien que je leur lâche les baskets à mes parents ! Et je voulais faire comme mon frère, qui vient de s'acheter une maison* ». Eléonore Laloux, petit bout de femme rock, vient de vivre une année dense, médiatiquement parlant, en tant que porte-parole des Amis d'Eléonore, collectif associatif en croisade contre la stigmatisation de la Trisomie 21. En témoigne ce livre de portraits, dans lequel elle et d'autres clament leur droit au bonheur (lire page 43).

En tout cas, dans son deux-pièces flambant neuf de l'Ilot Bon Secours, Eléonore n'est pas peu fière de montrer son intérieur, impeccable. Son affiche des Stones, son coin guitare électrique... et sa cuisine, où, comme dans les 9 autres appartements conçus pour les jeunes handicapés, tout a été adapté aux dimensions, petites, de sa locataire. Une vue dégagée, avec une plate-forme en contrebas, où on imagine aisément le futur paradis urbain : un jardin suspendu et ses plantes aromatiques planté sur le toit d'une supérette, deux des espaces de rencontres qui doivent baliser cette résidence.

« *La première nuit, ça m'a fait drôle, j'avais un peu le vertige* ». Le vertige du haut de son 4e étage... Le vertige en étant ainsi propulsée hors du nid familial, peut-être aussi un peu. Mais très vite, elle a perdu cette sensation de vide. Il faut dire que tout a été pensé pour la rassurer, l'entourer. Elle ne sera pas seule dans la ville. Non, elle pourra compter sur ses voisins, c'est sûr. Elle pourra rendre des services aussi à ses voisins, plus âgés. D'ailleurs, en primeur avant le reste des résidents (lire encadré), elle comme les 11 autres locataires trisomiques, a été équipée d'un téléphone portable et d'une tablette numérique de dernière génération qui permettent la visiophonie, la géolocalisation, le partage de calendrier voire le jeu en ligne...

Ramifications solidaires

Pour Emmanuel Laloux, le papa qui dirige Down up, il s'agit de créer une dynamique autour d'Eléonore, comme de tout jeune adulte qui a besoin d'accompagnement. Pour l'instant, sa fille bénéficie de services d'aide à domicile pour les tâches ménagères, les repas surtout. Le prestataire est le même que pour les aînés de la résidence sauf qu'il est amené à s'éclipser une fois que les jeunes handicapés auront acquis assez d'autonomie.

Ce père, qui s'est battu dés le début pour l'intégration sociale de sa fille, n'en nie pas pour autant les embûches. Surmontables, selon lui, surtout quand il voit le résultat : une fille épanouie, reconnue socialement, avec un emploi au service facturation d'une clinique, un petit copain. Il se bagarre donc avec les obstacles. Les nouvelles technologies ? Elles font partie des outils pour mieux aider, à distance, Eléonore et les autres à gagner chaque jour des points sur l'autonomie. « *Je négocie aussi avec un lycée hôtelier pour la réécriture de recettes, adap-*

tées et séquencées, voire enregistrées pour ceux qui ne lisent pas ».

Cette indépendance de jeunes handicapés mentaux tout juste sortis de l'adolescence ne sera pas sans faire l'économie des solidarités. Ne serait-ce que pour éviter l'écueil de la trop pesante solitude. « *Un réseau est nécessaire autour de ces jeunes* », explique encore Emmanuel Laloux. Il a bâti un organigramme virtuel autour d'Eléonore, réunissant tous les acteurs et leur rôle vis-à-vis d'elle, qu'il soit thérapeutique, pédagogique, professionnel, éducatif, associatif et familial. « *Un logiciel permettra à ce réseau d'acteurs de communiquer entre eux, de repérer quand quelque chose ne va pas chez la personne et de donner l'alerte* ».

Un étage au-dessous d'Eléonore, une même quête d'autonomie habite Robin, en colocation avec Alexandre. Du haut de ses 20 ans, il prend possession de sa vie de collégien, en Ulis, dans une ville qu'il connaissait mal. Il est en train d'apprivoiser le chemin vers le collège… et les jeux de sa tablette tactile. Eléonore, Robin, Alexandre, Sophie, Amandine, Céline, Elise… et les autres ont décidé de se voir régulièrement le soir, pour faire le point, pour ne pas se laisser griser par la vie en autonomie.

Modèle autre

On le voit, le projet des parents de Down up ne pouvait pas trouver meilleur terrain d'application que cette résidence expérimentale où tout a été pensé pour multiplier les occasions de rencontres et d'échanges entre locataires voire avec l'ensemble du quartier. Comme le dit Laurent Dal, chargé des relations extérieures à Pas-de-Calais Habitat, « *il ne suffit pas de bâtir des murs, encore faut-il se donner les moyens* » pour que les générations, les personnes entrent en relation. Les outils ? Ils sont déjà nombreux et amenés à se multiplier (lire ci-contre). « *Proposer un autre modèle que le repli sur soi* », Laurent Dal y croit dur comme fer. Surtout depuis qu'il constate en à peine un an que déjà la communauté s'est appropriée le concept. « *En peu de temps, des relations interpersonnelles se sont créées* ». Déjà entre voisins, on s'aide à faire les courses, à se véhiculer, à manipuler le portail numérique… Déjà, les ateliers gym et mémoire deviennent des rendez-vous incontournables. Déjà, des personnes âgées ont pris l'habitude d'aller raconter des histoires aux chérubins de la crèche d'entreprise aux horaires atypiques, au rez-de-chaussée.

Alors imaginez… Imaginez quand le kiosque, espace convivial aménagé au pied des ascenseurs, aura été investi par les locataires handicapés, quand ils rendront des services à l'immeuble, quand les personnes âgées animeront des ateliers culinaires, quand les jeunes feront du porte à porte pour livrer le " lombricompost ", un engrais vert fait maison, qui servira à nourrir les fleurs des balcons… Ce jour-là, l'utopie aura pris un peu plus chair encore à l'Îlot Bon Secours.

M. S.

Terre expérimentale

Expérimentale, la résidence l'est à plus d'un titre. Si elle a pu s'inspirer d'autres modèles de communautés ouvertes sur la ville, comme le Baloir à Liège, ancien foyer pour jeunes filles déshéritées, elle est pionnière dans bien des domaines. Elle va même devenir un laboratoire vivant de recherche.

TISSER DES SOLIDARITÉS GRÂCE À LA TOILE

Première innovation : une résidence connectée grâce à un portail numérique de services installé sur l'ordinateur familial ou une tablette numérique mise à disposition par le bailleur social. « *La technologie servira à amplifier la communication* », estime Alain Gressier, responsable R&D nouvelles technologies de Pas-de-Calais Habitat. Entendez par là que cela n'empêchera pas l'animatrice intergénérationnelle, Marjorie Demelin, présente tous les jours, d'avoir un rôle pivot. Cette interface facile d'utilisation permettra en tout cas de créer des raccourcis de communication entre locataires, entre locataires et services extérieurs, de faciliter le maintien à domicile grâce à un système d'appels prioritaires en cas de besoin, de gérer des plannings individuels et collectifs, de développer des activités en partage (jeux interactif, flux RSS…). Ce portail est amené à s'enrichir de tous les services qui fleuriront autour de la résidence (ceux du kiosque notamment).

TESTER LA VALEUR D'USAGE

Ce portail n'est pas mis en pâture sans un souci d'appropriation et d'autoévaluation par ses utilisateurs. Tester la valeur d'usage, c'est l'une des grandes innovations, pour Rénald Sourisse, en charge du vieillissement à Pas-de-Calais Habitat. Pour lui, pérenniser la dynamique de la communication dans cette résidence, conçue comme un village dans la ville, c'est bien là l'enjeu. Pour co-construire avec les habitants, un ambassadeur de l'habitat connecté est donc invité à accompagner les bénéficiaires du portail et à sonder les pratiques pour, à terme, que le plateforme s'améliore et s'enrichisse.

CONNECTÉE AU QUÉBEC

Une collaboration à l'échelle internationale est parallèlement en train de se mettre en place à l'Îlot Bon Secours. Avec le Québec exactement, connu pour être une terre d'innovations sociales. En lien avec les Habitations populaires du Québec, bailleur social, l'Université d'Artois et celle de Laval, un chercheur doctorant québécois va faire du site un terrain d'expérimentation pour sa thèse, qui enrichira à son tour le portail. Il vivra in situ pendant plusieurs années. A terme, il est dit que l'îlot artois fera des petits au Canada… et que les résidents de par et d'autre de l'Atlantique pourront communiquer d'un clic !